



L'Influence d'une Canadienne

Par **Auguste Fortier**

(Pour la "Revue Populaire")

I

CELUI qu'on appelait Patakou était un ouvrier typographe, employé dans un atelier de la rue Saint-Gabriel, à Montréal, où il gagnait ses dix piastres par semaine. Il habitait un petit logement de la rue Visitation, près de la rue Sainte-Catherine, et il arrivait souvent qu'il n'avait pas même les quelques cents nécessaires pour prendre le tramway, quand il se rendait à son travail. C'est que Patakou buvait. Du premier janvier au trente-et-un décembre, on le voyait après la journée faite courir de buvette en buvette. C'était un pilier de cabaret, connu dans tous les bars des alentours du Palais de Justice.

Son vrai nom était Arsène Damot. Le sobriquet de Patakou lui venait d'une habitude qu'il avait et qui amusait beaucoup ses amis. Chaque fois que dans une buvette, il voyait son verre plein, il s'éloignait de quelques pas du comptoir, et imitant le coq qui voit un grain de blé d'Inde, il chantait : "Patakou!... Patakou!..." Et, son verre vide, quand il allongeait le bras pour prendre un clou de girofle ou un mor-

ceau de cannelle, il répétait la même scène. On avait fini par le nommé Patakou.

C'était un garçon intelligent, ayant une bonne instruction élémentaire et qui causait d'une manière assez spirituelle. On se redisait plus d'une de ses histoires dans les bars qu'il fréquentait. Il avait épousé une jeune couturière du bas de la rue Panet, Mathilde Aubouin, qui lui avait apporté en dot l'énergie de ses vingt-deux ans, une figure rondelette et agréable, encadrée d'une épaisse chevelure châtain, une voix charmante qui égayait leur humble intérieur et, par-dessus tout, une foi inaltérable aux engagements pris dans l'église Saint-Pierre, le matin de mai où Mathilde Aubouin avait changé son nom en celui de madame Arsène Damot.

Le typographe l'avait remarquée parmi les jeunes couturières qu'il voyait presque chaque soir, à six heures, longer la rue Notre-Dame, et c'était elle qu'il avait choisie. Pas une ne pouvait se vanter de posséder le cœur d'Arsène Damot, si ce n'était Mathilde Aubouin. Quand elle l'apercevait, venant à sa rencontre, ordinairement au coin des rues Notre-Dame et Bonsecours,